

NOUVEAUX  
MÉMOIRES  
INTÉRIEURS

I

*Les livres et le disque délaissés. — La vraie vie est ailleurs. — L'attention à moi-même. — Les oreilles qui bourdonnent. — Le brasier des prairies d'autrefois. — Ces lieux qui sont des souvenirs. — Ce qu'en a fait un capteur d'images. — Le retour au collège et au parc de Johanet, à Saint-Symphorien.*

CE livre dont je voulais parler reste ouvert sous mon regard qui ne s'y arrête pas. Ce disque qu'il faudrait écouter, je ne l'ai pas même encore tiré de son enveloppe. Ce froid qui me gagne m'effraie... Non, je n'ai pas froid ; je ne me sens détaché de rien ni de personne. Mais vivre suffirait désormais à m'occuper. Ce sang qui afflue encore à ma main posée sur mon genou, cette mer que je sens battre au dedans de moi, ce reflux et ce flux qui ne sont pas éternels, ce monde si près de finir, exige une attention de tous les instants, de tous ces derniers instants avant le dernier : la vieillesse, c'est cela.

Le reflet de cette vie, je ne le cherche plus dans les livres que par nécessité et parce que mon métier est de lire et d'écrire sur ce que je lis. Mais je m'étonne que des histoires inventées, que ce qui n'est pas vrai, que ce qui n'est vrai que d'une vérité d'imitation, ait jamais pu me faire oublier cette présence réelle en moi de ce moi-même qui pense ce que je pense, et qui est là encore pour très peu de temps, un temps dont je ne connais pas la durée, dont je sais

seulement qu'elle sera brève. Tout va finir. Ou commencer ?

Voilà une histoire plus intéressante que toutes les histoires et dont aucune autre ne me détournera plus : c'est elle qui m'empêche de mettre un disque sur le pick-up. Qui m'eût dit que toutes ces voix se tairaient un jour par ma faute, que je n'userais plus du pouvoir que j'ai de les réveiller à toute heure, comme je faisais naguère !

Ce que j'écoute encore de musique et ce que je continue de lire, c'est par pudeur, pour ne pas scandaliser, pour faire ce que les autres me voient accomplir depuis tant d'années ; je demeure fidèle à une religion : ce culte de tous les jours rendu aux idées, à l'expression des idées, à ce que nous appelons le style et qui est comme le timbre particulier de chaque voix, et au rythme des sons, à ce bruit, à ce vacarme que dispensent les disques, ces conserves. Nous ouvrons indifféremment une boîte de Bach, ou de Mozart, ou de Bécaud. Pour les livres, ils sont tous là, les classiques, la tranche au mur ; mais les nouveautés, les romans d'un jour pénètrent à toute heure comme des mouches, se posent sur les sièges, sur le tapis, partout sauf sur les rayons de ma bibliothèque où d'ailleurs il n'y a plus de place pour eux. Car ma bibliothèque est infiniment plus encombrée que ma mémoire, elle n'a pas à son service le vent de l'oubli.

Mes propres ouvrages sont là aussi : ils reviennent de l'étranger et de la province pour que je les signe, ou parce qu'ils ont été traduits dans une langue inconnue. Je leur voue une haine singulière, celle que nous inspirent notre propre visage et cette œuvre fixée à jamais, qui ne peut pas être reprise, — condamnée, si elle survit, à la médiocrité éternelle.

★★

Ce nuage de mouches ne détourne plus mon attention de ce fait que je suis vivant. Ah ! ce n'était pas les lilas que

j'aimais dans le jardin d'où je reviens, ce n'était pas le printemps inspirateur de phrases, ni cette terrasse, ni cette charmille dont j'ose parler encore sans crainte qu'il y ait des murmures dans la classe ou des rires étouffés... Non, l'enchantement tenait à ce que sur ma colline, au bord de cette route où ne passe personne, je n'étais pas distrait, mais défendu contre tout ce qui divertit. Plus aucune perspective de « plaisirs ». Sur les invitations des théâtres, je biffais la mention *assistera* avec de profondes délices, à la seule idée de ce spectacle manqué.

Il n'existe plus pour moi d'autre histoire à raconter et à écouter que d'être né et d'avoir vécu et de vivre encore. Ce qui s'est passé n'est plus rien. Ce qui reste, ce reflux et ce flux du sang, je l'écoute dans une oisiveté profonde que je ne goûte qu'ici sur la terrasse, la tête appuyée contre un tilleul ; j'en caresse lentement le pelage de mousse, en chantonnant, comme faisait Maurice de Guérin, un jour qu'il étreignait un tronc de lilas. C'était, je crois, dans un jardin de Paris, du temps qu'il y avait à Paris des lilas, dans ce Paris qui ne me comble plus que de ce qui me fatigue, m'étourdit et m'assomme.

Un jeune poète, Marc Alyn, compare le moment où je suis arrivé à ces grandes maisons éclairées dans la nuit, et voilà qu'une fenêtre s'obscurcit et puis une autre : c'est le dernier poème, c'est le dernier roman, c'est la dernière pièce de théâtre. Et maintenant, vue de loin, la maison n'est plus qu'un bloc de silence et de ténèbres.

Pourtant, à l'intérieur de la maison, le même feu brûle toujours, le cœur bat comme il a toujours battu. Il étouffe de présences, il est plein de sa propre histoire. N'empêche qu'il va falloir feindre d'écouter celle des autres, et moi je voudrais ne penser à rien sinon que j'existe et que je suis là. Toutes les lampes dans toutes les chambres sont éteintes. L'œuvre est finie mais la vie continue, et la question posée par cette vie demeure. La réponse que j'ai donnée et qui est mon œuvre, qu'a-t-elle vraiment répondu ?

Quant aux poètes que j'ai tant aimés, je n'en veux plus connaître que ce qu'en ramène encore ma mémoire, ce vers de Baudelaire, cette strophe des *Contemplations*, ces coquillages incorruptibles que la vague roule sur mon sable et ne remportera pas, cette petite phrase dure de Rimbaud, éternellement salée des larmes de l'enfance perdue.

Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Ce vers de *La Maison du berger*, je le recompose à mon usage : « Tout homme finissant au dieu Terme est pareil. » C'est le dieu qui se dresse non plus à la limite du jardin, mais entre la terre et le ciel, sur la dernière dune.

★ ★

Cette mer que je sens battre au dedans de moi, disais-je, ce flux et ce reflux... Si ces bourdonnements, si ces murmures, je ne les entendais depuis beaucoup d'années je m'en effraierais. Cette mer intérieure qui gronde m'obligerait de songer à un appareillage peut-être proche, à la barque où quelque jour je m'embarquerais. Eh bien, non : je suis accoutumé à ce chuchotement. Il m'est trop familier pour me faire peur. Enfant, je n'avais pas peur du coquillage qui gardait cette plainte en lui. « Ecoute la mer... » me disait-on. J'appuyais le coquillage contre mon oreille et les flots déferlaient. Je n'appuie plus rien contre mon oreille, mais ce flux et ce reflux, je les entends toujours.

Est-ce bien le même déferlement que j'écoute ? Cette image marine en vérité ne correspond pas à ce qui se passe au secret de mon être. Non, ce n'est pas la mer que j'entends en moi. Je rythme ce bruissement sur celui des prairies des étés d'autrefois. Je n'écoute pas les vagues qui

rongent les dunes, mais une immense vibration de grillons et de sauterelles, tout ce qui tient dans ce vers de Jammes :

Et le brasier de l'herbe en fleur chante en dormant.

C'est aussi cette cigale qui grinçait seule d'abord contre un pin, et une autre répondait, et puis une autre... Je demeurais immobile au centre du perron embrasé, si chétif sous mon ridicule chapeau de paille, dans une chaleur inhumaine. On m'avait dit : « Ne sors pas avant quatre heures. Même les bêtes ne sortent pas. Essaie de dormir. » Mais j'avais désobéi, passé le seuil interdit, pénétré dans la fournaise ; et tout à coup j'entendais la cigale que j'entends en ce moment.

C'est bien elle. L'haleine de la terre est chaude sur ma figure. J'ouvre les narines à cette odeur de marécage. La vibration des étés de mon enfance, il est étrange que je ne la retrouve plus en écoutant les étés de ma vieillesse. Mais mon sang se souvient d'elle et la recompose sourdement.

Je ne communique plus avec la nature vivante. Je n'ai plus de part à la joie panique. Cet immense bruissement, pour l'entendre, il faut que je le retrouve ; pour y participer, il faut que je m'en souviene et que j'aie recours à ce « bruitage », comme on dit aujourd'hui, où je n'utilise rien d'autre que le va-et-vient du sang au dedans de moi.

Je me dis : c'est moi qui crée cette merveille, elle n'a jamais existé. L'enfant immobile sur le perron brûlant, tu l'inventes en ce moment. C'est ta vieillesse qui est créatrice et condamnée à l'être : dépossédée du monde qui est, il lui faut bien rejoindre celui qui fut. Mais le rejoindre, c'est le réinventer. Ce qui bourdonne à mon oreille impose son rythme aux prairies de mon enfance dont l'immense vibration m'étourdissait. Ainsi, dans un wagon, le fracas des roues épouse une symphonie que je retrouve en moi,

ou scande un poème dont je me souviens, que peut-être j'invente.

Le bruit que fait ma vie (car le silence n'existe pas : vivre, c'est se tenir au centre d'un ruissellement que la mort seule arrêtera), ce tumulte en moi pourrait-il épouser n'importe quelle page de la partition, si ma vie révolue peut être comparée à une partition ? Ou dois-je penser que ce bourdonnement intérieur appelle, exige celui des prairies d'autrefois à l'heure de la sieste, et que ce lien est inévitable ? Non, je ne suis pas si fou que de le croire. Cette confusion du chuchotement de la vie à mon oreille avec cette rumeur de la nature assoupie dont je surprenais le sommeil traversé de songes, c'est le signe que ces minutes sur le perron, dans le soleil de la deuxième heure, ont compté plus qu'aucune autre, pour l'enfant que je fus et pour l'homme que j'ai été, puisque leur thème domine seul aujourd'hui : je prenais possession de la terre, je participais à la vie végétale, j'avais dans un mystère que les enfants citadins ignoreront toujours.

\*\*\*

Chez un poète de la ville, si grand soit-il (je pense à Baudelaire, mais les ports et les canaux, les fleuves, la mer se substituent chez lui à la nature sauvage), chez un poète, s'il n'a pas habité dès l'enfance une maison des champs, je décèle très vite l'ignorance de ce secret qui me fut révélé il y a plus de soixante ans. Au peu que j'en ai livré durant ma vie dans de pauvres mots, je dois d'avoir vu se tourner vers moi une certaine famille d'esprits attentifs, de cœurs fidèles.

Ce n'était pas l'orgueil bourgeois qui me faisait dire avec pitié de tel camarade : « il n'a pas de campagne... » mais le sentiment d'un privilège que je détenais, d'une merveille à laquelle j'avais accès et qui lui demeurerait interdite.

De ce paradis, l'âge m'a chassé moi aussi : dans le parc

abandonné où je reviens quelquefois, les prairies sont devenues des marécages, les cigales se sont tuées. La plainte que j'écoute alors dans les branches, très loin au-dessus de ma tête, est-ce le vent ? Je n'en jurerais pas. Peut-être les pins morts dont le cœur était pourri et que les tempêtes d'équinoxe ont abattus au long de ces soixante années, pleurent-ils en moi et leur gémissement se confond avec le ressac de mon sang contre je ne sais quel récif inconnu.

\*\*\*

Je ne dois pas confondre pourtant les lieux qui, même lorsque j'y reviens aujourd'hui, demeurent étrangement pris dans mon passé et qui, bien que je m'y promène et que je les regarde en ce moment et que je les respire, sont comme du souvenir solidifié, — tel le parc de Saint-Symphorien, ou encore certaines rues de Bordeaux, mon collège de Grand-Lebrun — je ne dois pas les confondre avec d'autres endroits qui restent au contraire liés à ma vie présente, tout en appartenant eux aussi, au révolu. Ici, je pense surtout à Malagar dont le charme tient pour moi à sa double appartenance : confluent de jadis et de naguère dans aujourd'hui. Il participe à tous les instants de ma vie depuis que je suis né jusqu'à ces confins que j'ai atteints. Je l'ai ressenti vivement, cet automne, lorsque deux photographes d'un fameux magazine vinrent en Gironde pour retrouver les sources de ma vie et pour en fixer l'image.

Ce n'était pas ma vieille figure qui les intéressait mais le monde obscur où s'est formé l'être que je suis devenu. Je ne sais s'ils connaissaient la phrase de Proust que je cite souvent parce qu'elle exprime en quelques mots irremplaçables ce que je délaie dans tout ce que j'écris ici : « Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors : le souvenir

d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant, et les maisons, les routes, les avenues sont fugitives, hélas, comme les années. »

A travers les images, mes deux photographes cherchaient à capter des instants que j'ai vécus bien des années avant qu'ils aient eux-mêmes ouvert les yeux à la lumière. L'étrange est qu'ils les pourchassaient sans que je fusse là. Leurs meilleurs clichés peut-être seront-ils dus à mon absence. En arrivant, le soir, ils me disaient : « Nous venons de votre collège. Le Supérieur a été très gentil. Nous avons tout préparé pour votre venue. Il suffira de dix minutes. »

Mon collègue... qu'en auront fait ces soixante années ? Je redoute le contraste entre le souvenir que j'en garde et ce que je vais être obligé de voir. M'y voici. J'avance les yeux baissés : le long couloir dallé de noir et de blanc n'a pas changé. J'entrevois à travers la vitre d'une étude des têtes penchées, des mains qui fourragent dans des cheveux. Mais le photographe m'entraîne : il n'a pas eu besoin de moi pour découvrir la seule fenêtre, au bout du couloir, qui donne directement sur mon passé inaltéré. Elle encadre le petit collègue, un pavillon du XVIII<sup>e</sup> siècle pareil à ce qu'il était de mon temps. Devant le perron jouent des enfants que le Supérieur y a lâchés et que cette récréation inattendue étonne, car ils ont tous leurs petits nez en l'air.

Je me penche sur eux, le temps qu'il faut à mon enchanteur. Un dernier déclic, je me prépare à fuir ; mais le photographe a d'autres desseins : il a découvert la seule classe où subsistent des pupitres de mon époque et il exige que je m'accoude à l'un d'eux. Ils sont rongés par les ans, corrodés par des marées d'écoliers — à croire que des coquillages y demeurent incrustés comme dans ces pierres qui se souviennent des océans disparus. Cet M c'est peut-être moi qui l'ai gravé... Mais tant de Mauriac se sont succédé dans ce collège ! En voici deux, qui viennent saluer leur grand-oncle. Je ne les reconnais pas. Ils sont char-

mants, ce Benoît et ce Philippe. Le Supérieur, pour lutter contre la tendance « blousons noirs », exige que les grands portent des chemises au col boutonné et une cravate correcte. J'ai été, moi aussi, un garçon de seize ans qui s'éloignait dans ce même couloir vers la même étude assoupie.

★★

Fuir... Mais les chasseurs d'images ne me lâchaient pas. Toujours en avant-garde, ils surent atteindre sans moi cette forêt de la grande lande, à trente kilomètres de Malagar et où, dans le parc redevenu sauvage de Johanet, les pins de mes vacances d'enfant survivent encore. Quand je les eus rejoints, ce fut pour donner raison à leurs intuitions : oui, c'était bien ce chêne-là qui était sacré pour nous ; j'appuie ma joue sur l'écorce à l'endroit où je posais mes lèvres, le dernier matin d'octobre, avant la rentrée. Oui, c'était bien *l'Île mystérieuse* que je lisais dans cette édition d'Hetzel et que je lirai encore sur l'image qu'ils viennent de fixer.

Botté de caoutchouc, le photographe ne craignit pas d'entrer dans le lit de ce ruisseau, la Hure, plus sacré encore pour nous que ne l'était le Chêne. Sans craindre de déranger quelque dieu inconnu, il foulait le sable immaculé que ride un courant éternel, celui qui entraînait, croyais-je, vers la mer, nos bateaux frères, taillés dans une écorce de pin.

Le cours du temps que les chasseurs d'images ont eu l'illusion de remonter continue de rouler autour de moi ; il entraîne ce que la pellicule a fixé : ces reflets d'un petit monde détruit depuis tant d'années, entre des millions d'autres petits mondes ; le pouvoir de résurrection que possède un écrivain pourrait s'appliquer à toutes les vies si, comme je le crois, il existe autant de paradis perdus qu'il y a eu d'enfances.

Peut-être l'art n'est-il qu'une tentative prométhéenne de fixer ce qui, par un décret des puissances suprêmes, doit

être entraîné et anéanti. Peut-être ce que Baudelaire croyait être le plus haut témoignage que nous puissions donner de notre dignité, apparaît-il au contraire à l'Être infini comme un effort dérisoire pour contrecarrer ses desseins. L'oubli est la loi inéluctable contre laquelle désespérément nous nous insurgeons, écrivains, musiciens, peintres, chasseurs d'images. A l'endroit où, botté de caoutchouc, le photographe était entré dans le lit de la Hure, aucune trace n'a subsisté de son passage d'un instant. Le sable est aussi pur entre les longues mousses que fait bouger à peine le courant qui murmurait déjà au temps du prince Noir et qui ne s'arrêtera jamais de couler. Tout est là encore sous mon regard de ce que la pellicule a fixé, et rien n'en demeure puisque, lointains ou proches, les instants sont toujours ce qui n'est plus.

Les  
son  
L'd  
gne

C  
je  
tri  
jou  
les  
plu  
de  
vac  
ger  
et  
dre  
I  
ten  
et  
rég  
no

être entraîné et anéanti. Peut-être ce que Baudelaire croyait être le plus haut témoignage que nous puissions donner de notre dignité, apparaît-il au contraire à l'Être infini comme un effort dérisoire pour contrecarrer ses desseins. L'oubli est la loi inéluctable contre laquelle désespérément nous nous insurgeons, écrivains, musiciens, peintres, chasseurs d'images. A l'endroit où, botté de caoutchouc, le photographe était entré dans le lit de la Hure, aucune trace n'a subsisté de son passage d'un instant. Le sable est aussi pur entre les longues mousses que fait bouger à peine le courant qui murmurait déjà au temps du prince Noir et qui ne s'arrêtera jamais de couler. Tout est là encore sous mon regard de ce que la pellicule a fixé, et rien n'en demeure puisque, lointains ou proches, les instants sont toujours ce qui n'est plus.

## II

*Les grandes vacances ont changé de date. — Ma vie a perdu son rythme. — Importance de la rentrée en octobre. — L'automne et l'idée de la mort. — Le Printemps aussi l'enseignait à l'enfant que j'étais. — Le 15 août. — Les semaines entre les deux Notre-Dame.*

Ces endroits dont je disais qu'ils appartiennent à la fois à mon passé le plus lointain et à mon présent le plus proche, au révolu qui me déchire et à la minute que je vis et qui me brûle, Malagar en résume l'humble, et triste et éternel visage. J'y ai été rendu attentif, ces jours-ci, par ces nouveaux règlements qui, en changeant les dates des grandes vacances ont attenté au rythme le plus secret de ma vie, demeuré le même depuis le temps de l'école et du collège. Les vacances d'autrefois, les vacances de toujours étaient liées tout ensemble au changement des saisons que je déchiffrais sur une terre aimée et à l'histoire du Christ que la liturgie m'obligeait à reprendre jour après jour.

La vie avait gardé pour moi le rythme de l'enfance ; le temps du travail et du repos, du départ pour la campagne et du retour à la ville obéissait à un ordre immuable que réglaient les saisons et le bréviaire romain. Cette part de notre être qui ne vieillit pas, ce cœur d'enfant que nous

gardons jusqu'à la fin, retrouvait ses repères dans un monde devenu étranger et hostile. Une route demeurait tracée, un vieux chemin familier que nous suivions les yeux fermés. Voilà que je ne le reconnais plus.

Depuis longtemps les grandes vacances commencent plus tôt que lorsque j'étais écolier — mais il ne s'en fallait que d'une semaine. Le tracé demeurait le même. La rentrée exhalait pour les enfants d'aujourd'hui la même odeur de brouillard qu'elle avait pour nous ; elle demeurait liée au dépouillement des arbres et à la migration des oiseaux. Elle n'existera plus désormais qu'au-dedans de moi.

Je ne cherche pas ici un thème, un motif à variations... Comment me faire comprendre ? Il faut se souvenir de ce petit garçon que j'étais, d'avant le téléphone et le cinéma, d'avant la radio, bien sûr ! mais même d'avant l'automobile et l'électricité. J'ai connu ces salons de vieilles dames éclairés par les lampes à huile dont il fallait remonter la mèche et qui existent encore sur des cheminées à Malagar. C'était le temps « des lampes qu'on apporte » et de cette auréole au plafond avançant avec la servante qui la tenait comme la vierge sage. Pour nous, le progrès, c'était encore le gaz — ce papillon de gaz que le surveillant, dans le triste dortoir, réduisait jusqu'à n'être plus qu'une courte flamme bleue. Son ombre énorme bougeait sur le mur. Il prononçait des invocations au Christ et à la Vierge, qu'il fallait répéter après lui avant de sombrer dans le sommeil : « *Je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie... assistez-moi dans ma dernière agonie...* » Nos maîtres souhaitaient-ils nous persuader, grâce à cette prière, qu'il existe d'autres agonies avant la dernière ? Les enfants ne cherchent pas à savoir ce qu'il y a derrière les mots. Ces mots pesants sont des pierres jetées dans une eau endormie qui se rendort sans en être troublée. Mais elle les a reçus et elle les garde.

Ces années d'avant tout ce qui a imposé son éclairage et son rythme à l'époque actuelle, firent de nous, dans la grande lande perdue et coupée du monde où nos vacances

s'écoulaient, les contemporains d'une société plus proche de l'Ancien Régime que du nôtre. Autour de nous, les vieux ne parlaient et n'entendaient que le patois : l'un de nos bergers n'avait jamais vu le chemin de fer et n'acceptait pas d'être payé en une autre monnaie que les écus... J'ai encore dans l'oreille les chants gutturaux, presque sauvages, qui accompagnaient les noces des métayers. Nous les entendions de loin qui se rapprochaient, sur la route creusée d'ornières, dans des cahots de charrettes et de rires.

Nous disions : « C'est une noce ! » Le cortège arrivait, précédé du violon. La mariée nous embrassait tous à la ronde et même une fois notre précepteur, un jeune abbé rougissant, fut embrassé lui aussi. Il s'en souvient peut-être encore dans sa cellule sulpicienne de la rue du Regard où il est toujours saintement vivant.

Si je rappelle ces souvenirs d'un petit monde d'autrefois c'est pour faire comprendre l'intérêt qui s'attachait pour moi à ce vieux chemin, à cette ancienne piste à travers l'année scolaire qui épousait encore le même tracé du Jour de l'An à Pâques, de la Pentecôte à la distribution des prix. Grâce à la liturgie romaine il en demeure pour Pâques l'essentiel. Ce n'était malheureusement pas la liturgie qui réglait le cours des grandes vacances ; elle n'a donc pu les défendre contre ce changement qui les fait commencer et finir désormais un mois plus tôt.

Ainsi s'efface peu à peu ce qui subsistait d'un monde disparu : ces signes visibles pour nous seuls d'une vie que la technique n'avait pas encore mécanisée. Je me souviens de ces nuits où j'écoutais, sur le pavé mouillé de ma ville natale, le trot lourd des chevaux qu'avaient domptés les premiers hommes. Le chemin de fer s'était incorporé à la poésie qui baignait notre vie d'alors. Il traversait la campagne sans en troubler le mystère, et même il l'enrichissait. Il n'abîmait pas les villes. Le sifflet d'une locomotive, la nuit, quand je ne dormais pas, se confondait avec la sirène d'un

bateau dans le brouillard du port et me donnait le sentiment des grands espaces, des races inconnues, de ce mystère du monde que l'aviation a détruit.

\*  
\*\*

La date de la rentrée a changé. Hier matin, au retour de la messe, sur la route que le vent séchait entre deux averses, je me suis étonné de croiser ces groupes serrés d'écoliers avec leurs cartables et leurs gibernes. Petites figures ennuyées ou anxieuses d'avant la classe, au bord des grands chemins de France, entre huit heures et neuf heures, elles m'ont toujours attendri. C'était à la fin d'octobre, quand je revenais à Paris, que chaque année j'entrevois dans la brume à travers le pare-brise, ces passe-reux transis.

Mais la mi-septembre est à peine passée. Une puissance aveugle a donc décidé d'amputer les vacances de ces premiers jours de l'automne qui auront été aussi mes premiers inspirateurs. Cette blessure de l'été en ouvrait une au-dedans de moi qui ne devait plus jamais se refermer. L'idée de la fin inéluctable, la forêt gémissante me la chuchotait à l'oreille.

Les enfants ne savent pas qu'ils mourront et il ne servirait à rien de les en avertir : même la mort d'un camarade ne les éclaire pas. C'était pour moi un accident incroyable, monstrueux, et qui ne pouvait concerner qu'un autre que moi-même. Je me souviens que nous avions été rendre visite aux parents d'un garçon, ami de mon frère Pierre (il s'appelait Lagelouze), le premier enfant mort dont je me souviens. Il me semble que nous n'étions pas entrés dans la maison. Peut-être ma mère avait-elle pensé que notre vue ferait mal à ces pauvres gens. Nous demeurions sur le trottoir d'un lugubre boulevard extérieur de Bordeaux, à regarder ces volets fermés derrière lesquels

j'imaginai le cadavre frêle étendu entre cette mère et ce père, comme dans une horrible crèche.

Les tempêtes de l'équinoxe furent plus persuasives que la mort pour me faire croire à la mort. J'ai appris la mort peu à peu, non en voyant ma mère toujours en deuil, non en pénétrant dans la chambre où mon grand-père s'était endormi et dont le lit ne serait plus jamais ouvert, mais en écoutant cette plainte des derniers jours de septembre. Elle me pénétrait, en ces heures chargées de destin, au seuil de ce temps qui me paraissait démesuré et qui, à lui seul, constituait toute une vie avec ses embûches, ses risques, mais aussi ses bonheurs inconnus : l'année scolaire.

C'est en automne que les poètes naissent, — du moins qu'ils naissent de mon temps : ce ne doit plus être vrai pour les automates du langage qui sont venus depuis. Mais nous, nous sommes nés à la poésie en automne, comme Jammes, comme ce Jules Laforgue qui aurait eu cent ans cette année. Combien sommes-nous à nous souvenir de lui ? Ah ! comme il connaissait l'automne ! *« C'est la toux dans le dortoir du lycée qui rentre... »*

\*  
\*\*

Ce vent qui se plaint au secret de mon être à travers des pins dont je me souviens, plus réels, il me semble, que ceux qui ont survécu dans le parc où je vais les revoir quelquefois et qui, rongés du dedans, sont tous voués à périr dans quelque tempête, à être rompus comme des mâtures, ce vent a commencé de me parler à l'oreille vers ma dixième année. Le « tout finira », qui est la traduction romantique du « tout s'écoule » d'Héraclite, il n'est rien de moins évident pour un enfant que cette vérité, ni qui lui soit moins accessible. Il vit dans une durée épaisse et dense, défendu, protégé, couvé. Et certes chaque matin le rejetait du nid maternel ; et le voilà sur la route de l'école,

ou dans la rue brumeuse d'une province : les petits métiers d'autrefois y avaient d'étranges cris que j'entends encore, et j'enviais ces marchandes qui poussaient des charrettes à bras, celles qui vendaient des « castagnes bouillies tout caou », tout ce petit monde misérable qui n'allait pas en classe. Mais l'écolier revenait le soir ; il se blottissait le plus près possible du feu et de la lampe dont la lueur circonscrite obligeait toute la couvée à se presser contre la sombre robe maternelle.

Non, l'enfant ne sait pas que tout s'écoule, il ne se sent pas grandir, il ne croit pas avancer. Que la rivière est lente dans ses commencements ! Rien ne nous avertissait alors qu'elle roulerait un jour des flots sombres et pressés dans l'immense estuaire que l'océan amer pénètre.

★★

J'ai commencé à le pressentir lorsque le premier octobre, je faisais mes derniers tours de parc, les narines gonflées, l'oreille dressée, le pas suspendu — faon qui entend craquer une branche. Le Roi des Aulnes de ma légende à moi ne tue pas le petit d'homme ; il l'initie, sans hâte, prenant son temps, d'automne en automne, à un secret inscrit partout, certes, mais indéchiffrable pour l'enfant qui se croit éternel. Arrêté au milieu de l'allée, les yeux clos pour mieux sentir ce souffle sur ma figure, c'était un philtre que je buvais à mon insu.

Qui sont ces aveugles, capables d'amputer les vacances de ces jours d'une sombre initiation ? Ils me diront : « Tous les enfants ne sont pas des poètes. Vos raisons ne valent que pour de petits rêveurs dont l'espèce est en voie de disparition, en cet âge du moteur. » Ils se trompent : tous les enfants sont des poètes ; même les moins enclins au songe, chez nous, préféraient à tous les moments de l'année ceux de la chasse aux alouettes dans les champs de seigle moissonnés.

Les palombes ne passaient pas encore, mais déjà les

ramiers qui arrivaient les premiers, en avant-garde. Il était certes cruel de rentrer le 3 octobre. Du moins avions-nous eu l'avant-goût de la saison à laquelle nous étions le mieux accordés. Nous rentrions à la ville, et derrière nous la campagne se refermait sur son mystère. Il me semblait que les paysans assisteraient en mon absence à je ne savais quel sommeil magique du monde, à cette sourde préparation du réveil de la belle au bois dormant que le printemps était pour moi.

Quand je reviendrais à Pâques, ce serait l'heure de cette palingénésie (je ne connaissais pas ce mot, mais qu'il m'aurait plu si je l'avais connu ! J'aurais répété : palingénésie, palingénésie, comme j'aurais sucé un bonbon. Ainsi faisais-je des mots que je découvrais.) Dans la lande, la mort seule serait encore visible, sauf au bord du ruisseau sous ses aulnes verdissants. Les chênes demeureraient chargés de leurs plus vieilles feuilles. Les cadavres des fougères n'auraient même pas commencé de pourrir.

Ce secret que les vents d'automne avaient soufflé à l'oreille de l'enfant, les zéphyrus du renouveau le reprénaient avec un accent plus cruel. C'était comme une orchestration de l'oubli. Tout renaissait, mais sur des dépouilles dont bientôt il ne resterait pas même assez pour un ensevelissement. Je recherchais des marques connues de moi seul, une initiale sur une écorce creusée en août, une pierre fossilisée, enterrée en octobre au pied d'un pin, signes de mon passage, à une certaine heure qui ne reviendrait pas. Ces repères ne pouvaient que m'ouvrir les yeux sur l'écoulement éternel de tout. Je commençais à me sentir emporté, je me raccrochais à des branches, je me retenais encore de crier : un poète était né.

★★

Je songe tout à coup à ce temps qui précédait la rentrée, qui va du 15 août au 8 septembre, de l'Assomption à

la Nativité de la Vierge : il marquait le déclin des grandes vacances. Un mystère lui était propre, mais comment le définir ? Peut-être se rattachait-il à des magies oubliées. Certaines herbes devaient être cueillies entre les deux Notre-Dame. Ou l'ai-je rêvé ? Les noix en tout cas qui seraient infusées dans l'armagnac pour notre provision « d'eau de noix » (la seule liqueur qui ne nous fût pas interdite), étaient gaulées au cours de ces trois semaines où l'été connaissait une première meurtrissure. En ces jours-là aussi on ramassait les œufs qui seraient conservés. C'est le temps où les coqs se donnent des loisirs et en accordent à leurs poules.

Dès le 15 août, les vacances avaient atteint leur zénith. Ce jour de l'Assomption bourdonnait de carillons et de cigales. A la grand-messe, les jeunes filles qui n'étaient pas filiformes comme celles d'aujourd'hui, mais ramassées et grasses, des « ponettes », disions-nous, ressemblaient dans leurs robes de percale ou de mousseline à de grosses fleurs gonflées, épanouies pour peu de temps.

S'il y eut dans mon enfance un seul 15 août pluvieux, ma mémoire l'a rejeté et s'est refermée jalousement sur ceux dont nous respirions avec délices, dès le réveil, le brouillard qui annonçait un jour brûlant. Les Mariés ne manquaient pas parmi nos cousines, que nous fêterions avec ces pétards appelés crapauds ; mais d'abord les trois derniers coups de la cloche nous faisaient nous hâter un peu avant huit heures pour la première messe qui était basse. Il y aurait tout de même des cantiques à la gloire de la Vierge, et au moment de la communion celui que nous aimions entre tous : « *Dieu de paix et d'amour, lumière de lumière...* »

Ce qui s'émeut en moi quand je retrouve certaines paroles de ces cantiques d'autrefois ferait rire ou ferait pitié si j'osais l'écrire. Quelle puissance de poésie chez ces enfants bourgeois que nous étions, un peu ridicules, il me semble, avec leurs pantalons arrêtés par des élastiques au-dessus des genoux et leurs chapeaux de soleil qui les

faisaient ressembler à des champignons ! J'aime ce titre de Drieu la Rochelle : *Rêveuse bourgeoise*.

Le privilège le plus précieux à la fois et le plus périlleux des adolescences bourgeoises d'autrefois, ce fut ce songe dans lequel nous aurons vécu, source peut-être de beaucoup de démissions et de faiblesses — un privilège pourtant, et je m'en suis rendu compte plus tard en décelant, dès la première lecture, l'ouvrage qui ne prenait pas sa source dans ces commencements d'une enfance préservée, non qu'il fût forcément de qualité moindre, ni même qu'il ne l'emportât par beaucoup d'autres côtés ; mais les méandres d'une eau souterraine qui m'est chère y demeuraient inconnus. Certains critiques, il existe un gibier dont le fumet leur échappera toujours.

★★

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, qui avait été sous l'Ancien Régime une fête chômée et qui ne l'était plus, nous plaisait par ce je ne sais quoi de désaffecté, d'abandonné. Nous demeurions attachés à Notre-Dame de Septembre, comme ces vieux métayers « qui ne liaient pas leurs bœufs ce jour-là » disait ma mère attendrie, eux qui pourtant n'allaient jamais à la messe. Dans des vies en apparences infidèles, que d'obscures fidélités !

Notre-Dame de Septembre se dressait entre la brume du matin et le brouillard du soir. Si chaudes que fussent encore les journées, l'automne apparaissait dès l'aube pour s'évanouir au soleil de dix heures, mais il revenait avec le crépuscule, un peu plus tôt chaque jour ; car déjà il fallait allumer la lampe à l'heure de la soupe. Le repas fini, nous ne songions plus à nous étendre devant le perron, face aux étoiles ; mais nous faisons encore le tour du parc. Une voix criait : « Mettez vos pèlerines... » Ce qui nous retenait dehors plus que tous les mondes inhabités de l'espace c'était l'odeur de l'automne qui naissait.